

SÉMIO-LINGUISTIQUE ET TEXTE LITURGIQUE

LA liturgie chrétienne a toujours été perçue comme un univers de signes. Elle use d'un registre signifiant tellement étendu : textes, chants, musique, couleurs, vêtements, gestes, formes, codes des lieux et des temps... qu'il serait difficile d'imaginer un système quelconque de signes totalement réfractaire à une insertion liturgique ou paraliturgique.

La tendance à introduire ou à laisser subsister dans la célébration des actes inutiles ou devenus superflus, à la seule condition qu'ils aient un *sens*, indique la priorité reconnue, dans la liturgie, au code par rapport à la fantaisie, à l'expression et à la communication par rapport à l'*utilitaire*.

Que les signes liturgiques soient présentés plus habituellement comme *signes sacrés*, comme symboles des réalités surnaturelles et comme moyens d'une communication inégale entre Dieu et les hommes ne supprime pas la dimension horizontale sur laquelle ils assument aussi la charge d'une communication interhumaine. Toute notre activité d'ailleurs est soumise à la signification : manger c'est faire un repas ; s'habiller, revêtir un costume, une tenue, un uniforme... A celui qui douterait de l'emprise de la signification sur le comportement humain, la publicité rappelle sans cesse que, pour être l'homme ou la femme que vous voulez être et pour l'exprimer, il n'est aucun détail à négliger. Rien n'est insignifiant. Tout est pris en charge par un réseau de signes qui supplée à l'indétermination des objets utilitaires et fixe à chacun ses insignes sociaux. Tout cela certes est noyé dans une impression de *naturel* qui ne recouvre en réalité que l'habituel. Le système, la *structure signifiante*

sur lesquels reposent ces *effets de sens* se font oublier comme la grammaire à celui qui parle sa langue maternelle.

La liturgie, par contre, garde son apparence de seconde langue et n'échappe que plus difficilement à l'interrogation de la *science des signes*. Toute modification dans la manière d'aborder l'étude des systèmes signifiants doit avoir sa répercussion dans l'analyse du phénomène liturgique. Un changement décisif de problématique s'étant produit, au début du vingtième siècle, dans le champ linguistique¹, premier pas d'une vaste réorganisation des connaissances sémiologiques actuellement en cours sous le signe de la « structure » et de l'« analyse structurale »², il était pré-

1. Allusion à la fondation de la linguistique structurale par Ferdinand de Saussure (1857-1913). En distinguant langue et parole, étude synchronique et étude diachronique, en redéfinissant le signe et la langue comme « un système de signes », en décrivant deux types de rapports d'unités de la langue dans le discours : rapports syntagmatiques et rapports paradigmatiques, de Saussure délimitait l'objet de la linguistique moderne et ouvrait la voie à la sémiologie.

On trouvera une présentation de sa pensée dans le « Cours » professé à Genève entre 1906 et 1911, publié par quelques disciples en 1916 sous le titre *Cours de linguistique générale* et réédité récemment (F. DE SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, publ. par C. Bally et A. Sechehaye, avec la collab. d'A. Riedlinger, Paris, Payot, 1965, 331 p.).

Pour une présentation sérieuse et accessible de l'état actuel de la linguistique, on pourra consulter : O. DUCROT et T. TODOROV, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Ed. du Seuil, 1972, 468 p. — B. POTTIER (ed.), *Le Langage*. De F. de Saussure à N. Chomsky. Structuralisme, grammaire générative, sémiologie, Paris, C.E.P.L./Denoël (« Les Dictionnaires du savoir moderne »), 1973. Sur la sémiologie, cf. dans ce même numéro de *La Maison-Dieu* : J.-Y. HAMELINE, *Lectures en sémiologie. Bibliographie sélective, infra*, pp. 59-67.

2. La linguistique étudie la langue et rend compte de la production des phrases à partir des éléments d'un système linguistique (unités lexicales, règles de combinaison...). Mais il existe bien d'autres productions humaines dans le champ de la signification, dont la description ne relève pas de la linguistique. Aussi a-t-on vu se développer depuis de nombreuses années déjà une *sémiologie* (ou *sémiotique*) inspirée par la linguistique. La peinture, l'architecture, la musique, la mode, la bande dessinée, etc., ont fait l'objet d'études en ce sens.

Il faut toutefois réserver une place à part pour l'étude du *discours*, dont la linguistique peut étudier chaque phrase mais non l'organisation globale. Au-delà de l'ancienne rhétorique qui décrivait quelques-unes des formes possibles de composition, à partir de la liberté laissée au compositeur dans le champ transphrastique, on a cherché à définir un système du texte, à l'image du système de la langue et représentant un ensemble de contraintes sémiotiques. Les études ont commencé d'abord et se sont développées surtout dans le genre narratif. Il faut mentionner ici le nom de Vladimir Propp, folkloriste russe née en 1895, dont l'ouvrage le plus célèbre, publié à Leningrad en 1929, était une étude des formes stables sous-jacentes à la grande variété des contes merveilleux russes. Cet ouvrage, traduit en français, d'après la deuxième édition russe de 1969 [*Morphologie du conte*, Paris, Ed. du Seuil (coll. « Points », 12), 1970], est, selon la présen-

visible que l'approche de l'univers liturgique en soit un jour affectée et enrichie. Le travail est commencé de divers côtés.

Dans ce cadre, un groupe de travail de la Faculté de Théologie de Lyon³ s'est interrogé sur l'apport d'une théorie du texte et d'une méthode d'analyse inspirées des travaux de A.-J. Greimas⁴. Le propos était doublement limité. Dans le champ liturgique concret, il s'agissait d'étudier des textes (oraisons, préfaces, prières eucharistiques...), donc de sélectionner l'un des ensembles constitutifs du phénomène liturgique, celui précisément qui est le plus franchement *signifiant*, celui dont le système obéit ouvertement aux impératifs de la communication, celui sur lequel un secours de la linguistique et de ses dérivés s'avérait d'emblée utile et productif. De plus, il n'était question, au départ, que de l'une des méthodes actuellement utilisées, celle de la *sémio-linguistique*. Bien qu'élaborée d'abord sur des textes narratifs, elle a fait l'objet d'un élargissement considérable et s'est trouvée appliquée déjà avec fruits aux textes bibliques⁵. Il ne s'agissait nullement d'épuiser les ressources

tation française de l'ouvrage, « à l'analyse structurale du récit ce que le Cours de F. de Saussure est à la linguistique : la source d'inspiration ».

Une impulsion décisive a été donnée plus tard par les travaux ethnologiques de C. Lévi-Strauss qui a mis au point des méthodes d'analyse des récits mythiques.

C'est sur ces bases que se sont développées les études de R. Barthes et de A.-J. Greimas, l'un et l'autre professeurs à l'École des Hautes Études à Paris.

3. Ce groupe, animé par le père Ch. Duquoc, travaille sur le thème « Sciences humaines et vocabulaire liturgique ».

4. Il s'agit de la *sémio-linguistique*, ainsi nommée parce qu'elle part de l'hypothèse qu'il existe un système du discours analogue à celui de la langue et reconstituable à partir d'un *corpus* de textes. Les procédures d'analyse sont inspirées par la linguistique, mais appliquées à un niveau supérieur à la phrase. La question reste de savoir si la distinction Langue/Parole est ainsi transposable.

A.-J. GREIMAS a écrit divers articles, mais sa pensée est principalement accessible dans les deux ouvrages : *Sémantique structurale, recherche de méthode*, Paris, Larousse (coll. « Langue et Langage »), 1966 et *Du sens*, Paris, Ed. du Seuil, 1970. [Dans cet ouvrage, lire particulièrement le chapitre « Éléments d'une grammaire narrative, p. 157 sq.]

Cet auteur a perfectionné et généralisé les modèles de V. Propp, permettant ainsi leur adaptation à des genres beaucoup plus nombreux et très éloignés des contes merveilleux russes.

5. On pourra consulter les études suivantes : « Sémiotique narrative : récits bibliques », *Langages* [Paris] (22), juin 1971 (numéro spécial). — L. MARIN, *Sémiotique de la Passion*, Paris, Aubier-Montaigne/Le Cerf/Delachaux et Niestlé/Desclée de Brouwer (coll. « Bibliothèque de sciences religieuses »), 1971. — *Exégèse et herméneutique*, actes du Congrès de Chantilly, Paris, Ed. du Seuil, 1971. — L. MARIN, « Essai d'analyse structurale d'un récit-parabole : Matthieu 13, 1-25 », *Études théologiques et religieuses* 46 (1), 1971, pp. 35-75. — R. LA-

de cette nouvelle problématique, mais d'amorcer une recherche dans un sens déterminé. Le présent exposé visait un double but : fournir un échantillon d'analyse pour montrer quels genres d'opérations peuvent être envisagées sur des textes et de quelle manière est pris en compte le *sens*. Présenter parallèlement quelques aspects de la méthode sémiolinguistique. On a ici renvoyé aux notes les développements plus théoriques. Leur lecture peut être faite en un second temps.

Oraison du premier dimanche de l'Avent :

Donne à tes fidèles, Dieu Tout-Puissant, d'aller avec courage sur les chemins de la justice à la rencontre du Seigneur, pour qu'ils soient appelés, lors du jugement, à entrer en possession du Royaume des cieux. Par Jésus Christ.

Oraison du deuxième dimanche de l'Avent :

Seigneur tout-puissant et miséricordieux, ne laisse pas le souci de nos tâches présentes entraver notre marche à la rencontre de ton Fils ; mais éveille en nous cette intelligence du cœur qui nous prépare à l'accueillir et nous fait entrer dans sa propre vie. Lui qui règne.

Ces deux textes sont proposés à notre lecture ou à notre écoute. Un *sens* apparaît, sans retard ni difficulté, sensiblement identique pour tous. Le passage du signifiant écrit ou prononcé au signifié compris s'opère sur la base d'une simple connaissance de la langue française et d'un code élémentaire du langage liturgique. Aucune compétence linguistique ou sémiotique particulière n'est requise pour l'usage de ces textes. La tâche de l'analyse sémiolinguistique commence lorsqu'il s'agit de comprendre ce qu'est le sens et comment il est *produit* dans la lecture.

L'analyste d'inspiration structurale reconnaît deux impératifs : 1. L'obligation de travailler sur des relations ou des rapports, non sur des termes. 2. La nécessité de reconstruire dans son intégralité, sous forme de système signifiant complet, ce que le texte manifesté a mis en œuvre de manière

POINTE, « Structuralisme et exégèse », *Science et Esprit* (2), 1972. — *Etudes théologiques et religieuses* 48 (1), 1973, numéro entier relatif aux méthodes d'analyse structurale. Dans cette dernière livraison, voir une étude de C. GALLAND [« Introduction à Greimas », *Ibid.*, pp. 35-48] qui complétera heureusement les indications données ici.

particulière, *économique* et figurée. Il apparaît alors que sous l'apparence d'une surface, réglée par un principe de combinaison linéaire des unités assurant ce que l'on peut appeler le fil du discours, le texte est en réalité un volume dont la cohérence est aussi dépendante du réseau complet des unités parmi lesquelles s'est opérée la sélection. Expliquer la production du *sens* consiste à faire apparaître sur *deux* axes⁶ la double série de relations en quoi consiste la mise en discours des unités de la langue. Nous allons donc chercher à reconstituer progressivement, pour les deux oraisons, un double « modèle » : celui qui rend compte du déroulement du texte (modèle syntagmatique) — celui qui fait apparaître chaque terme sélectionné comme une « valeur sémantique » relative à d'autres à l'intérieur d'une même classe (modèle paradigmatique)⁷.

I. LE DISPOSITIF QUI STRUCTURE LE DÉROULEMENT DU TEXTE

1. Premier énoncé de la communication et premier « Objet »

A la surface même du texte, des unités sont mises en relation : les fidèles (incluant ceux qui parlent) — Dieu — le Royaume des Cieux — le souci des tâches présentes —

6. On parle de l'*axe syntagmatique* ; celui de la chaîne parlée, sur lequel se combinent, en position contiguë et dans un ordre linéaire, les unités sélectionnées, — et de l'*axe paradigmatique* : celui de la réserve d'unités apparentées parmi lesquelles s'est opérée la sélection et par rapport auxquelles est déterminée la valeur des unités retenues.

Analogiquement, tout discours, surtout le récit, affiche plus ou moins visiblement un principe de déroulement qui organise le passage d'une situation initiale à une situation finale, l'une et l'autre en rapport d'inversion, et présuppose à tout instant de ce déroulement un 'ordre' de valeurs implicite ou un système d'oppositions et d'écartés mesurés, régulateur du sens.

7. Il est utile de savoir que les modèles de V. Propp sont d'ordre surtout *syntagmatique*, permettant une représentation formelle du déroulement narratif. En faisant apparaître aussi la dimension *paradigmatique* de la narrativité, A.-J. Greimas a apporté une contribution décisive à l'analyse du récit. Il a rendu possible le passage de la surface narrative où les épisodes se succèdent dans un certain ordre (diachronie) au contenu profond où les valeurs s'organisent ensemble (synchronie) selon certains rapports.

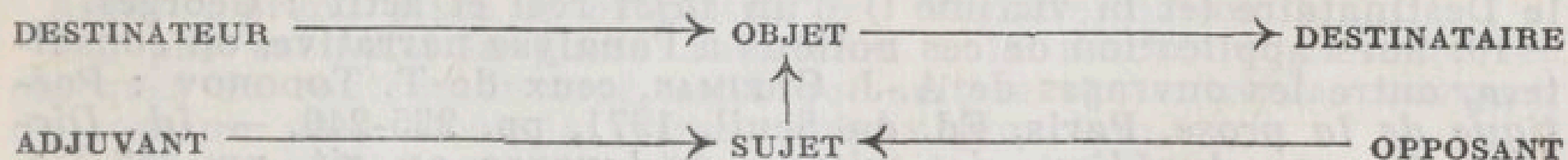
Les analyses de récits mythiques chez C. Lévi-Strauss sont également de type paradigmatique.

notre marche — « ton Fils » — l'intelligence du cœur... Ce sont à la fois des personnages ou acteurs et des réalités non animées. A certaines de ces unités sont superposées ou ajoutées des *marques de l'énonciation*⁸. Pour faire apparaître leur contenu sémantique exact et mieux expliciter les relations, il faut réduire ces marques. On obtient alors des énoncés à énonciation moins ou non marquée. Ainsi : « Donne à tes fidèles... » correspond à : « Quelqu'un demande à Dieu de donner quelque chose... » « Ne laisse pas le souci de nos tâches présentes entraver notre marche... » équivaut à : « Quelqu'un demande une aide pour surmonter un obstacle à sa marche », etc. Il s'agit, on le voit d'alléger le texte des surcharges exigées par le codage des conditions d'énonciation. Non que cela soit sans importance, mais il faut le renvoyer à une autre forme d'analyse.

L'identification des relations exige l'examen des verbes et autres éléments de liaison. « Donne à tes fidèles... » : « Donner » relie « fidèles » à « Dieu » et à « aller avec courage ». Ainsi se constitue une unité formelle, et donc très générale, dans laquelle une *fonction* définie comme *communication* (ou Attribution, ou Transfert) assure la mise en corrélation de trois sphères d'action : Celui qui communique — Ce qui est communiqué — Celui qui reçoit. A. J. Greimas appelle ces sphères d'action des Actants, pour les distinguer des *acteurs* qui les représentent de manière concrète et infiniment variable. Il nomme Destinateur celui qui communique — Objet ce qui est communiqué — Destinataire celui qui reçoit⁹.

8. La langue est ainsi constituée qu'elle peut permettre à un locuteur non seulement d'énoncer ce qui se passe (et qui restera sous forme d'Énoncé) mais d'inscrire dans le discours la trace des conditions dans lesquelles est produit l'énoncé (Énonciation). Certains éléments de la langue [pronoms personnels 1^{re} et 2^e personne, démonstratifs et déictiques : « ici, maintenant, aujourd'hui, etc. », termes évaluatifs...] ont la propriété de mettre en communication le plan de l'énoncé et celui de l'acte d'énoncer ou énonciation. Si vous entendez : « Nous prions maintenant le Seigneur... », vous comprenez que des personnes sont en position initiale de prière et que celui qui le dit fait partie du groupe. Vous savez aussi que le moment de la mise en prière coïncide avec le moment de la déclaration. « Quelqu'un les invita alors à prier le Seigneur » serait compris différemment par suite de l'effacement des marques de l'énonciation.

9. Le schéma actantiel complet comporte six postes :



On observe la parenté de ce modèle avec les *fonctions* classiques de la syntaxe grammaticale : sujet du verbe — complément d'objet —

« Nous avons là une *formule narrative remarquable*. Elle se retrouve en tous récits. Pour peu que nous puissions en extraire quelques autres et définir les lois de leur combinaison, nous serons en mesure de construire les modèles de nos deux textes.

2. La modalisation des énoncés

Mais il faut encore observer que cette relation de communication apparaît ici dans un statut particulier. Nous ne disons pas : « Dieu donne à ses fidèles d'aller avec courage... », mais : « Donne, Seigneur... » La différence entre les deux formulations est parfaitement mesurable à l'aide des deux catégories linguistiques apparentées de la *modalisation* et de la *transformation*¹⁰. Le mode ou le statut d'un énoncé peut varier largement. La langue et le système narratif disposent d'une gamme très étendue de signes superposables à d'autres et permettant de dessiner des configurations de sens très subtiles. Ainsi : « Je donne », « Je veux donner », « Je voudrais pouvoir donner ». C'est précisément ce jeu d'opérateurs, réductible à un rapport de constante à variables, qui constitue la substance de la narrativité.

Ici même la transformation est celle de l'inaccompli, possible, souhaitable, demandé. Ce statut caractérise, bien sûr, le genre littéraire de la prière. Ce monde définit le Destinataire avant la réception de l'objet. Il connote le manque et indique une position narrative initiale. A l'autre extrémité du récit, nous pourrions avoir un énoncé simplement constatatif : « Dieu a donné à ses fidèles... » ou transformé en glorification : « Béni soit Dieu qui a donné... » Entre les deux moments se sont opérées la liquidation du manque et l'inversion de la situation¹¹.

complément d'attribution — complément circonstanciel. [Voir surtout la présentation qu'en fait L. Tesnière.] On n'oubliera pas toutefois que le niveau n'est pas celui de la phrase mais de l'ensemble d'un récit. Des distorsions peuvent donc apparaître entre l'analyse des fonctions remplies par les mots dans la phrase et la position narrative des actants désignés par ces mêmes mots. On comprend que si : « Jacques est battu par Georges », la consolation que lui apporte sa fonction de sujet grammatical ne change rien à la situation où il est le Destinataire (et la victime !) d'un *sujet* réel et actif : Georges.

10. Sur l'application de ces notions à l'analyse narrative, on consultera, outre les ouvrages de A.-J. GREIMAS, ceux de T. TODOROV : *Poétique de la prose*, Paris, Ed. du Seuil, 1971, pp. 225-240. — *Id.*, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, *op. cit.*, pp. 368-374.

11. Le rapport entre la *forme* du Contenu dans la séquence initiale d'un récit et la *forme* du même Contenu dans la séquence finale

3. Un énoncé d'activité

Examinons maintenant la seconde partie de la phrase : « ... d'aller avec courage sur les chemins de la justice ». Nous l'avions précédemment identifiée sans autre précision avec l'Objet de la communication. Cet Objet est bien contenu dans cet énoncé, mais il y figure dans un ensemble plus complexe qu'il faut soumettre à l'analyse. En faisant varier la formulation, sans modifier le sens, nous verrons mieux les relations : « Ayant reçu le courage, les fidèles pourront aller à la rencontre du Seigneur. » Le « courage » — Objet I — est attribué (ou attribuable) aux fidèles-destinataires comme un *pouvoir* pour accomplir un programme. Il se passe ici quelque chose de très important : les fidèles cessent d'être simplement destinataires pour devenir participants d'une action à laquelle se trouve précisément ordonné le premier objet reçu ou à recevoir. L'énoncé ainsi produit se trouve être une seconde *formule narrative remarquable* : un actant Sujet accomplit une *performance* en triomphant d'un obstacle ou en dominant un adversaire, grâce au pouvoir préalablement reçu. Ce n'est pas par hasard que le vocabulaire prend ici couleur d'énergie, de combat, d'effort : « courage... marcher... entraver la marche... ». Nous sommes dans une position narrative centrale, au moment où la situation peut s'inverser. Mais l'ensemble demeure sous le signe de la modalisation indiquée plus haut : tout conserve figure de Projet. Nous avons simplement mis à jour une relation d'implication entre cette activité des fidèles et la réception du *pouvoir*. Le texte anticipe les phases ultérieures de l'aventure, mais sans pouvoir annuler, au fur et à mesure, comme le ferait un récit normal, les restrictions modalisantes. C'est encore le moment de la prière, non celui du combat. Les fidèles demeurent destinataires en attente de l'Adjuvant. On comprend peut-être comment se conjuguent ici avec les règles du système narratif les impératifs de la situation d'énonciation.

étant d'*inversion*. A.-J. Greimas a pu parler de « Contenu inversé » (au début) et « Contenu posé » (à la fin). Entre cet 'Avant' et cet 'Après', prend place le processus de 'Transformation'.

Ici, par exemple, la phase antérieure à la rencontre présente les marques du contenu inversé, celle qui suit la rencontre les marques du contenu posé. Nous le verrons mieux plus loin.

On voit que l'inversion ou la position des contenus, en profondeur, correspond aux divers rapports de transformation ou de modalisation qui apparaissent en surface.

4. Vers un second « Objet »

Le modèle de la seconde oraison est parfaitement conforme, bien que la formulation soit différente. La variation affecte d'abord le statut positif vs¹² négatif de la communication de l'Objet-Pouvoir. « Donne le courage de surmonter les obstacles à la marche. » = « Ne laisse pas les obstacles entraver la marche. » La différence est plus stylistique que sémantique. Elle ouvre pourtant deux voies complémentaires de compréhension de ce premier don de Dieu. Il est plus important de noter une seconde particularité : le redoublement, sous forme positive cette fois, de ce même énoncé : « ... mais éveille en nous cette intelligence du cœur... ». Cette redondance au niveau fonctionnel¹³ a valeur d'explicitation sémantique. Elle permet de faire apparaître des catégories opposées et complémentaires : « souci des tâches présentes » vs « intelligence du cœur ». Nous y reviendrons. Elle présente surtout l'avantage de détacher très clairement une nouvelle fonction qui pourrait passer inaperçue, bien que présente, dans la première oraison : « ... qui nous prépare à l'accueillir... ». Le pronom 'l' maintient en effet en situation narrative celui qu'il s'agissait de rencontrer : le Seigneur — le Fils. Il devient alors possible de compléter la double série actantielle et fonctionnelle.

En cours de lecture, l'identification de ce nouvel acteur, Fils du Dieu à qui s'adresse la prière, n'a posé aucun problème à qui connaît le code du langage liturgique. Mais on ne pouvait rien en déduire sur son statut actantiel et sur la fonction de la « rencontre ». Nous savons maintenant qu'une relation particulière est établie, avec modalisation en *inaccompli*, entre les « fidèles » et « le Fils ». Exprimée par le verbe « accueillir », elle doit être de l'ordre de la Communication-Réception. Nous sommes renvoyés à la même formule que précédemment. Mais l'Objet est différent. Nommons-le Objet II. Quel est-il ? Apparemment « le Seigneur ». Mais ici la surface textuelle peut être trompeuse.

12. *vs* signifie *versus*, c'est-à-dire 'opposé à'. L'opposition peut exister entre deux termes contraires ou contradictoires.

13. On parle de *Redondance* lorsqu'une information est donnée plusieurs fois. La répétition peut être sémantique si elle affecte un élément du contenu (répétition sémique) ou fonctionnelle si une même action est reprise sous une forme différente. Ici le don de l'Adjuvant est indiqué d'abord de manière négative, puis de manière positive.

Le parallélisme fonctionnel entre l' « accueil » et la « rencontre » nous en avertit.

Les deux oraisons s'accordent pour exprimer la relation entre les fidèles et le Fils par le prédicat « rencontrer ». Il y aura donc, en fin de parcours narratif, une 'conjonction' après déplacement, normalement après *double* déplacement. Le Seigneur serait-il lui aussi en marche vers les fidèles ? Alors sa position actantielle deviendrait claire : c'est un autre Sujet, défini par la quête d'un Objet à transmettre à des Destinataires. La rencontre manifesterait dès lors l'aboutissement de la quête et la transmission de l'Objet. Elle prépare ainsi le passage des fidèles du poste actantiel Sujet à celui de Destinataires par rapport à l'Objet II. Le parallélisme exigerait que le Fils lui aussi soit concerné par la communication et devienne, de quelque manière, Destinataire. Ce qui n'est pas exclu. Peut-être l'est-il déjà... En effet, nous sommes, tant que dure la marche et jusqu'à la rencontre incluse, en présence d'un Sujet Dédoublé. Mais de manière dissymétrique : *tous* les fidèles vs *un* seul ; de manière inégale : les uns marchent parmi les obstacles, sans garantie vs absence de marques restrictives pour la venue du Seigneur ; de manière temporaire : un processus est en cours qui va à l'intégration de *tous* en *un seul* ; enfin de manière hiérarchisée : le « jugement » ne concernera que les « fidèles », c'est « dans sa propre vie » qu'il faut entrer et « Lui » qu'il faut accueillir. Il résulte de cette situation que la « rencontre » représente la transmission aux fidèles (Sujet II) de l'Objet déjà attribué au « Fils » (Sujet I). Nous pouvons bien reconnaître maintenant que nous sommes en présence d'un Objet II, distinct du « courage » et de l' « intelligence du cœur », mais non explicité par le texte, sinon dans quelques aspects de son contenu : participation à l'Objet possédé par le Fils + Objet proposé à l'accueil, non à la conquête.

Le schéma actantiel se précise : Un Destinateur, « Dieu, Seigneur tout-puissant » — Un Premier Objet, le Pouvoir communiqué à un Sujet collectif en marche parmi des obstacles (Opposant) — Un deuxième Objet communicable au Sujet collectif, au terme de cette marche, mais déjà possédé par un autre Sujet unique, en marche aussi, mais à partir d'une position établie et dans une sphère de puissance acquise. La communication de ce deuxième Objet coïncide avec l'intégration des deux Sujets en un seul. Des Adjuvants sont communicables pour réduire les obstacles rencontrés sur la route qui conduit à cette intégration.

5. La communication d'un troisième « Objet »

« ... pour qu'ils soient appelés, lors du jugement, à entrer en possession du Royaume des cieux ». Abstraction faite d'une première relation représentée par « pour » + le subjonctif qui ne concerne pas deux actants mais deux propositions et peut donc être réservée pour plus tard, nous sommes en présence de l'énoncé suivant : « Les fidèles sont appelés, lors du jugement, à posséder le Royaume », soit, après reconversion à l'actif et réduction de l'expansion stylistique : « X (Dieu ?) communique le Royaume aux fidèles. » Nous sommes ramenés une fois de plus à un énoncé de la Communication. C'est le troisième. S'agit-il d'une répétition ou d'un apport nouveau ? La tournure passive permet l'occultation du Destinateur. L'effet de sens ainsi produit est celui de l'indétermination ou, plus exactement, d'une possibilité d'extension du Destinateur : Dieu, sans doute... mais aussi, à l'horizon du texte, le Fils... La seule chose retenue : cette ultime Destination opère par *appel* plus que par déplacement d'Objet. Si déplacement il y a (c'est une catégorie importante de la narrativité) ce sont les Destinataires eux-mêmes qui l'accompliront, c'est-à-dire les fidèles qui adressent ici et maintenant leur prière à Dieu. Quel est l'Objet ? Il apparaît au travers des multiples transformations : « être appelé à entrer en possession de... ». Qu'il soit le « Royaume des cieux » ne semble pas douteux. Et cela suffirait à identifier en lui un Objet III, distinct certainement du « pouvoir de marcher » mais moins visiblement de la « rencontre avec le Fils ». Deux marques textuelles vont pourtant dans ce sens. Tout d'abord l'adjonction d'une nouvelle modalité temporelle : « lors du jugement ». Elle disjoint radicalement le moment de l'entrée dans le royaume du temps de la marche et de celui de la rencontre. Puis l'opposition « marcher + rencontrer » vs « entrer en possession », la disjonction étant ici d'ordre spatial. L'Objet III est le seul à présenter ce trait d'établissement définitif, de terme indépassable : sa disjonction d'avec les Objets I et II est ainsi confirmée.

La seconde oraison procède à la même opération, mais beaucoup plus discrètement. Il n'y a pas de marque de disjonction temporelle. Le moment de la rencontre et celui de l'« entrée dans sa propre vie » ne sont pas explicitement distingués : ils sont même coordonnés. Seules quelques oppositions du type : 'extérieur vs intérieur' (accueil-

lir vs entrer) — 'distance vs proximité' (préparer à vs faire entrer) — 'affirmation simple de la personne vs redoublement' (L'accueillir vs sa *propre* vie) — 'extériorité de la personne vs réalité englobante' (lui vs sa vie) suggèrent qu'ici également le texte inscrit un Troisième Objet distinct de la rencontre et de ce qui s'y trouve communiqué. Il y a le même écart, donc le même rapport, entre « rencontrer et accueillir le Seigneur » et « entrer dans sa propre vie » qu'entre « rencontrer le Fils » et « entrer dans le Royaume ». La seconde oraison manifeste plus clairement que tout ce qu'il est possible de recevoir de Dieu est déjà possédé en plénitude par son Fils.

Lorsque nous aurons observé que ces trois Objets sont en relation d'ordre et en position d'implication, qu'à chaque Objet correspond une distribution actantielle différente¹⁴ et qu'en particulier le jeu d'aide et d'adversité caractérise l'Objet II, nous serons en possession d'un modèle actantiel valable et en mesure d'apporter les dernières précisions sur le modèle fonctionnel. Non seulement nous aurons identifié ainsi les *formules remarquables* de la narrativité, mais nous en connaissons les lois de composition.

6. Les trois « Epreuves »

La triplicité qui apparaît ici au niveau de l'Objet correspond en réalité à une structure générale de la narrativité vérifiée sur de très nombreux récits. C'est en trois temps que s'opère, plus ou moins visiblement, la restauration d'une situation dégradée :

— En position centrale, la récupération de l'Objet-Valeur manquant parce que soustrait, au temps zéro du récit, par une force adverse.

— Cette récupération, réalisée avec le concours d'un héros qui doit triompher de l'adversaire, implique son institution comme Sujet par la relation de Contrat (non encore explicitée ici : on l'aperçoit sous les termes : « TES fidèles »). Cette relation implique la communication d'un Vouloir et rend possible l'attribution d'un Pouvoir, éventuellement d'un

14. Les « fidèles », en particulier, sont en position de Destinataires pour la communication de l'Objet I et III, de Co-Sujets pour l'Objet II. La présence du Fils est soulignée surtout à propos de l'Objet II, discrètement, dans la seconde oraison, pour l'Objet III.

Savoir. Ces deux derniers modalités constituent l'Objet-Vigueur.

— Enfin, après la liquidation du manque, il y a place pour la reconnaissance, parfois la récompense du Héros-Sujet : c'est l'attribution de l'Objet-Message. A. J. Greimas a nommé *Epreuves* ces trois temps car ils ont même structure. Il s'agit, dans l'ordre logique de leur enchaînement, de l'Epreuve Qualifiante, de l'Epreuve Principale, de l'Epreuve Glorifiante.

Nous retrouvons, dans chacune de ces deux oraisons, le même modèle :

— Au centre, l'épreuve principale : la marche à la rencontre du Seigneur, parmi les combats de la vie, pour la réception de l'identité avec le Fils. C'est là qu'insiste l'adversaire, redoublant ou maintenant une situation privative. C'est là aussi que trouve son utilisation le *pouvoir* de marcher, puisque l'objet apparaît comme une rencontre, une conjonction et sa soustraction comme une distance à combler.

— Ce Pouvoir, impliquant un Vouloir (fidélité) et comportant un certain Savoir (« intelligence du cœur »), est communiqué dans une première épreuve : elle figure dans les deux textes mais de manière très particulière, inscrite simultanément sur deux espaces : celui de l'énoncé : « Donne, Seigneur le courage... » et celui de l'énonciation : l'acte de prière liturgique constitue lui-même la situation d'épreuve qualifiante, lieu, partiel au moins, de réception de l'Adjuvant.

— Enfin, malgré certains recouvrements difficiles à réduire, un temps se dessine « lors du jugement » où les « fidèles » seront reconnus comme participant au caractère 'héroïque' du Sujet principal, discernés pour la reconnaissance et la récompense, établis dans la possession plénière de l'Objet manquant, patiemment quêté, reçu enfin, ou plus exactement 'revêtu', accueilli comme un nouveau milieu de vie.

Ainsi se trouve parcourue par anticipation, dans la prière, la totalité du trajet qui conduit les hommes à la réception de l'Objet perdu, ou jamais possédé mais pourtant toujours

menacé, qui doit assurer leur réussite intégrale, dans le cadre d'un Contrat liant depuis toujours et définitivement le Fils au Père. Contrat ouvert à tous parce qu'il a présidé à la marche du Fils vers les hommes et à la réalisation, parmi eux, d'une « carrière » terrestre couronnée par l'entrée dans la gloire au titre de prémices d'une humanité nouvelle. Un théologien chercherait peut-être la correspondance ou l'affinité entre cette catégorie de Contrat et l'Esprit Saint, dont l'absence remarquée dans ces deux oraisons ne peut que cacher une plus subtile présence. Les Trois apparaîtront dans la conclusion : « Par Jésus Christ... Lui qui vit et règne... » selon une distribution actantielle et fonctionnelle parfaitement conforme aux modèles reconnus dans le texte .

II. LA STRUCTURE DU CONTENU : LE MODÈLE PARADIGMATIQUE

Maîtrisant mieux le mouvement du texte dans son déroulement, nous sommes en mesure d'identifier les lieux où se concentrent en figures particulièrement denses les éléments du contenu. Ces lieux, acteurs ou objets, sont en étroite corrélation. Nous l'avions perçu déjà en examinant les relations dans le schéma actantiel. Il reste à renvoyer aux réseaux d'oppositions constitutifs de l'univers sémantique de la langue chacun des constituants sélectionnés par le texte. Projetés sur cet étalon, ils pourront prendre leur juste valeur. Les écarts, conditions de la signification, révéleront leur exacte mesure. Opération de déconstruction, certes, mais qu'il ne faut pas redouter. Elle n'est pas plus impertinente que le découpage (artificiel) en *mots* que nous extrayons des phrases pour les renvoyer au lexique, sous prétexte qu'ils sont des unités stables et reconnues par le code... Ce qui ne nous empêche pas de leur ajouter aussitôt des marques : nombre, genre, personne, cas... avec une totale liberté ! L'analyse sera poussée plus loin ici puisqu'elle se donne comme terme non le *mot* (ni le *morphème*) mais, théoriquement du moins, le *sème*¹⁵, produit de la ' désintégration

15. On appelle ici *morphème* l'unité significative minimale, qu'elle soit lexicale ou grammaticale. « Chanterait » comporte un morphème lexical : « Chant » et un morphème grammatical : « erait ».

Le *sème* est l'unité minimale de la signification, dans l'ordre de

lexicale' sémantique. Encore faudrait-il noter que, dans la langue tout étant différence, l'analyse commencée ici doit être poursuivie sans fin. Il n'est pas possible d'envisager un état inanalysable d'un texte, une représentation terminale, aussi abstraite soit-elle. Les *sèmes* proposés seront toujours décomposables.

Les limites de cet article ne permettront pas d'explorer tous les *foyers* du sens. Plutôt que de procéder par examen de toutes les unités lexicales, qui ne sont pas le niveau le plus pertinent pour l'étude du sens, mieux vaut choisir de détecter un réseau sémique, à l'intérieur duquel il soit possible de mesurer la circulation des éléments du sens et ses effets. Peu importe l'accès retenu : le travail s'opère dans le champ global du texte.

1. Dispersion. Réconciliation. Intégration

Prenons comme point de départ l'investissement du Destinataire. Nous l'avions dénommé par les mots du texte lui-même : Dieu, Le Seigneur. Tel est le code. En font presque partie, à titre de 'syntagmes figés', les qualificatifs : « Tout-puissant (et miséricordieux) ». Nous retrouvons là sans peine les marques du *pouvoir* et du *vouloir* qui se ramifient dans le texte à tous les niveaux : les acteurs de la prière sont investis d'un « vouloir » symétrique qui fait d'eux non des « miséricordieux » mais des « fidèles ». Ils sont ainsi distingués à la fois de Dieu et de celui qui, sur la base d'un *vouloir* reçu plus directement encore du Père, vient à eux comme « Fils » et comme « Seigneur ». La symétrie des *vouloirs* établie en vertu du Contrat se marque par le possessif : « Ton Fils » — « Tes fidèles ». Quant au *pouvoir* il est l'objet de la prière et celui d'un don espéré. Dans le « Seigneur-Fils » il est pouvoir acquis de faire aboutir la marche des autres et d'opérer la conversion de la

l'analyse sémantique (telle que la pratique Bernard Pottier). C'est un concept 'relatif' : le *sème* n'est pas une réalité mais une représentation sous forme de rapport de ce qui apparaît comme une valeur de sens. Ainsi les *sèmes* vont-ils par couples d'opposés. Et il n'y a pas de *sème* terminal.

Un ensemble organisé de 'sèmes' porte le nom de *sémème*. Parler ou discourir consiste à produire des 'sémèmes' plus ou moins complexes et stables recouverts par les signifiants de la langue, appelés alors *lexèmes*. Le 'jeu' entre la surface lexématique plus strictement codée et les configurations plus fluentes de *sémèmes* rend possibles les 'effets de sens', différents suivant qu'un mot figure dans le lexique, dans une phrase isolée ou dans un discours.

rencontre en accueil et en entrée dans le Royaume. Ces premières observations suffisent pour extraire quelques catégories opposables sur divers axes.

Tout d'abord 'Communication vs Réception'. Il y a le même rapport entre communication et réception qu'entre Dieu et les fidèles. C'est bien connu. Le Fils, sujet principal, occupe une position complexe : Communication + Réception. Nous le savions aussi. Mais un aspect formel de ces positions ouvre une perspective à explorer : 'Conjonction vs Disjonction'¹⁶. Puisque le Fils reçoit et communique, son activité est susceptible de représenter les opérations de conjonction. Ce qui laisse entendre que le 'contenu inversé' sera marqué par la disjonction et le 'contenu posé' par la « réconciliation » ainsi promue au rang de métaphore de la conjonction. C'est donc une œuvre d'intégration qui s'oppose à ce que la seconde oraison suggère d'appeler 'diversion' ou 'dispersion'. Ainsi commence à prendre quelque relief le vocabulaire de « rencontre » lié au Fils, celui d'« entraves », de « souci », de « chemins de la justice » (où l'opposition « pluriel vs singulier » apparaît comme une variante du même rapport et se trouve reproduire le couple « Multiplicité vs Unité » applicable aux « fidèles vs le Fils ») enfin d'« entrée » et « entrée en possession ».

Que penser de Dieu et des fidèles qui semblent, chacun à leur manière, devoir représenter la disjonction ? Il faut observer, à propos de Dieu d'abord, que les termes « tout-puissant et miséricordieux » sont plus aptes à figurer la conjonction que la disjonction : tant sur le plan formel où ils sont coordonnés par « et » que sur le plan sémantique : la « miséricorde » appartient plutôt à la sphère de la réconciliation. D'autre part, si, dans l'énoncé, Dieu apparaît pure communication, l'énonciation inverse le rapport des fidèles à Dieu : ce sont eux qui lui communiquent le message de la prière. Et il le reçoit « par J.C.N.S. » Dieu est donc bien à la fois Communication et Réception. Non moins d'ailleurs que les fidèles. Mais n'oublions pas que, si cela suffit pour écarter la marque 'disjonction', nous ne sommes pas ramenés pour autant à la position occupée par le Fils. En effet, s'agissant de Dieu, Communication et Réception ne sont pas sur le même plan : il ne reçoit des fidèles ni la vie ni la force mais seulement le message verbal de la prière.

16. En ce sens que la formule 'Communication vs Réception' représente un état Disjoint des deux sèmes, 'Communication + Réception' un état Conjoint.

Il n'y a pas séparation entre eux mais pas davantage commune mesure.

Ce premier sondage dans les catégories sémantiques des deux textes nous montre que nous n'avons atteint qu'un palier intermédiaire de l'analyse : nous sommes alertés sur l'intérêt de la catégorie 'Conjonction' qui affecte selon diverses modalités Dieu, son Fils et ses fidèles, la 'Disjonction' se trouvant renvoyée dans l'espace de l'Opposant. Et nous sommes avertis de l'interférence constante de l'énoncé et de l'énonciation.

2. Extérieur-intérieur. Ici-Ailleurs

Nous allons toucher, à partir de là, une question pratique de lecture. Que désigne la « rencontre du Fils » ? La fête de Noël, comme le suggère le contexte de l'Avent ? La Parousie ? L'une et l'autre ? Le jeu de la disjonction vs Conjonction se répercute ici dans l'espace d'ambiguïté du texte, créant une figure et un effet de double sens. Le commentateur autorisé conseillera vraisemblablement cette position de conjonction...

La difficulté provient de ce que le terme « rencontre », articulant un rapport de lieu, déclare une limite, un recouvrement de deux espaces, qu'il est donc difficile de dire si l'on est dans l'un ou dans l'autre. Essayons de reprendre l'ensemble de la structure spatiale manifestée dans le texte.

L'articulation la plus visible est fournie par le verbe « entrer ». Il dessine un 'extérieur' et un 'intérieur'. Réel ou métaphorique, bien sûr : « entrer dans sa propre vie » n'institue la vie comme 'intérieur' que par figure. « Entrer en possession du Royaume » est une figure au deuxième degré. Reste la catégorie 'Englobé vs Englobant' qui motive le vocabulaire spatial. Où est l'extérieur ? Quel est-il ? Fort curieusement il se trouve évoqué par une marque temporelle : « les tâches présentes » qui n'a pas d'opposé dans la deuxième oraison mais peut être corrélé avec « lors du jugement » dans la première. Cet 'extérieur', que nous cherchons à définir en opposition à l' 'intérieur' comme vie et comme royaume, est indiqué par « marcher », « aller sur les chemins » qui s'opposent à « entrer » comme le duratif au ponctuel, comme le progressif au décisif, comme l'itératif à l'action unique¹⁷.

17. On peut arrêter la marche, la reprendre, la poursuivre. On ne peut entrer qu'une fois, sauf à sortir pour entrer de nouveau, opérant ainsi deux fois une action ponctuelle.

La même opposition se laisse entrevoir entre le « courage » pour « aller sur les chemins de la justice » et « la possession du royaume », « les soucis et les entraves » et « l'entrée dans sa propre vie ». Nous l'évaluons assez spontanément selon le rapport ' effort vs repos ', ' précarité vs assurance ', ' issue incertaine vs issue acquise '.

Au gré de ce jeu de renvois, enfreignant bien souvent les limites du code spatial et conjoignant des termes parfois éloignés, c'est un double lieu qui se dessine : un « Ici » de plein vent et d'exercice, que l'on traverse sur un sentier balisé et entretenu (« justice »... « absence d'entraves »...), d'un pas ralenti par le poids des « tâches présentes », en direction de l' « Ailleurs » libéré de toutes ces contraintes. Mais l' « Ici » (qui est aussi le ' Maintenant ') n'échappe pas au regard de Dieu¹⁸, ou plus exactement à sa présence. Car c'est aussi le lieu de la prière énoncée, celui de la marche du Fils, donc de la rencontre possible. C'est le lieu du Contrat et de la fidélité. Dieu, en réalité, n'est ni à l'extérieur ni à l'intérieur, mais au-delà de ces distinctions et il relativise ici même, au lieu de la prière liturgique, et dès maintenant, dans le temps sacré, les catégories perçues comme disjointes et dont la disjonction induit une certaine angoisse et un désir de rejoindre un ' intérieur ' protégé. C'est d'autre chose qu'il s'agit, sur fond de fantasmes spatiaux et temporels. Car la « rencontre » transcende elle aussi, à sa manière, les catégories ' extérieur vs intérieur ' : elle représente une position complexe et intégrative, un double lieu. Elle est une image déplacée de la situation ' hors-lieu ' du Dieu invoqué. C'est ce que nous allons préciser par la suite.

3. L'intelligence du cœur et l'accueil du Fils

Il n'est pas sans intérêt de noter que, dans la seconde oraison, l'adjuvant pour l'accueil et pour l'entrée est nommé « intelligence du cœur ». Par là aussi se trouvent délimités un ' extérieur ' et un ' intérieur ' : respectivement l'activité présente + le souci, face à l'intelligence + le cœur (l'étymologie ' intus-legere ' nous apporterait, si besoin était, une pertinente confirmation...). C'est un facteur de ' préparation ' à une double opération : « accueillir le Fils de Dieu » au moment de la rencontre et « entrer dans sa propre vie ».

18. Le thème du Regard de Dieu n'apparaît pas dans ces deux oraisons. On le retrouverait en d'autres textes.

Ainsi l'accès au point complexe où 'extérieur' et 'intérieur' sont conjoints est représenté, dans l'extérieur lui-même, par une première conjonction : il y a un 'intérieur' dans l' 'extérieur' et c'est le « cœur ». On voit que pour figurer par anticipation, dans l'univers des hommes, le double lieu du Fils qui permettra le passage à l'au-delà de Dieu, le texte est conduit à superposer au code spatial un code bio-organique. Alors devient exprimable, sans ruptures des règles combinatoires et par adjonction d'un nouveau rapport, la profondeur spirituelle en laquelle se reflète, tel en un miroir, l' 'intérieur' préparé pour les fils comme un lieu secret et lumineux non comme une prison obscure et fermée. Nous pourrions facilement rejoindre ici le thème de l'œil, connexe à celui du cœur dans l'Évangile. Mais aucun des deux textes n'exploite cette possibilité, si ce n'est, très discrètement, la seconde oraison en empruntant le vocabulaire de l'éveil.

C'est la figure de la « justice » comme chemin que retient la première oraison. On pourrait croire que nous sommes à cent lieues de l'intelligence du cœur. Oui, si nous raisonnons sur les termes. En réalité, non si l'on prend en compte les rapports ou les écarts. En effet, la « justice » dont il est question se trouve corrélée avec le « courage » : source interne de la marche, il suffit déjà à l'inscrire dans l'espace mixte où se croisent la figure de l' 'extérieur' (« *sur les chemins... aller* ») et les premières notes annonçant celle de l'intérieur. Nous voici donc de nouveau dans l'intériorité. Il y a plus. La « justice » est aussi en corrélation avec le « jugement ». Cet événement est pris comme repère temporel : il sépare précisément la « marche » et l' « entrée ». Il réserve d'ailleurs la possibilité, non explicitée ici, d'un renvoi et d'une fixation dans un « dehors » négatif (Cf. Mt 25). La « justice » retrouve, parallèlement à l'intelligence du cœur, sa valeur de « préparation » à l'entrée. Nul doute aussi que le texte suggère plutôt du « jugement » une image 'intérieure', dans le sens de la manifestation du « secret des cœurs ».

4. La rencontre du Seigneur. Le Royaume des cieux

Dieu est au-delà de cette distinction 'Extérieur vs Intérieur'. Son Fils l'assume dans une position telle, étant à la fois représentant de l'extérieur et de l'intérieur, qu'il engendre la possibilité des figures dérivées et superposables que

nous avons mentionnées plus haut. Là où est le Fils, est ouvert un espace 'intérieur' dans l' 'extérieur'. Lorsque le Fils vient, c'est dans un temps particulier que s'inscrivent les démarches des hommes : le jugement est anticipé dans l'histoire et l'entrée dans le royaume s'annonce en intégration de tous en un. L'isotopie¹⁹ de l'Unité vs Dispersion n'est que sous-jacente dans le texte. Aucun élément proprement sémantique ne l'indique dans l'énoncé. Mais la structure formelle (Sujet unique vs Sujet collectif) et la structure syntaxique superficielle (singulier vs pluriel) en proposent une figure *diagrammatique*²⁰.

Le texte privilégie plutôt la disjonction entre une rencontre proche, définie principalement dans le temps présent, et une réalisation ultime : de rencontre en rencontre jusqu'à la rencontre finale. L'effet de sens ainsi obtenu est la constitution d'un plan d'anticipation, semblable à celui de l'accomplissement, à cette différence près qu'il reste lieu d'épreuve et de risque.

Pourquoi avoir dit cela de manière si compliquée ? Tout fidèle, dans la prière du temps de l'Avent, regarde à la fois vers Noël et vers la Parousie ! Mais il fallait bien essayer, abstraction faite de l'énonciation où la chose est claire, de la ressaisir dans la structure de l'énoncé.

Le Royaume des cieux, mentionné dans la première oraison, demeure bien l'horizon de la prière : figure des 'contenus posés'²¹ soustraite à toute marque négative, objectif dernier de la demande et du désir, intégrant tous les Objets qui ont jalonné la marche et mettant sur eux le sceau de la glorification. En un certain sens, ce troisième Objet est identique aux deux autres, mais il les manifeste sans masque, en vérité. Avec le Royaume apparaît ce que possédaient déjà les fidèles « marchant avec courage à la rencontre du Fils »...

19. Le mot « Isotopie » désigne, chez A.-J. Greimas, une ligne de sens déterminée par des sèmes identiques ou proches et soutenue dans une partie ou l'ensemble d'un discours. On pourrait presque parler ici de 'thème' de l'unité-dispersion (facile à distinguer par exemple de celui de l'intériorité). Le mot *isotopie* est un concept plus précis que 'thème' et désigne un état structuré de répartition du sens.

20. On parle de *diagramme* lorsque le rapport entre les éléments d'une représentation reproduit le rapport entre les éléments constitutifs d'une réalité, sans que soit requise aucune ressemblance des éléments entre eux. On peut ainsi représenter le rapport entre la population de la France et celle de l'Allemagne par deux silhouettes humaines de taille différente, mais aussi par deux cercles ou par deux rectangles.

21. Voir la note 11.

A première vue, l'opposition entre cette étape ultime et la phase antérieure relève des catégories ' Dynamique vs Statique ' : temps de la marche vs temps du repos. Il est probable que cette représentation véhiculée par d'autres textes affleure à la conscience de bien des fidèles. Ici, toutefois, le sème ' statique ' reste virtuel. Seul le terme « possession » dit latéralement la stabilité. Il y a plus : un écart subsiste qui maintient ouvert au mouvement un espace nouveau. Il y a du dynamisme dans le repos comme il y a un intérieur dans l'extérieur. L'entrée en possession du royaume des cieux dit la conjonction des sujets en Un seul, la reconnaissance de ce Sujet unique et la consolidation de l'Objet transmis. Elle ne dit rien explicitement du rapport nouveau qui s'établit entre les fidèles et le Dieu tout-puisant qu'ils prient aujourd'hui. Logiquement pourtant, au mouvement ' vocatif ' de la prière, auquel se substituera, lors du jugement, l'appel (de Dieu) à entrer dans le royaume, correspond une certaine rencontre avec Dieu lui-même, un parcours incessant pour atteindre au dépassement des oppositions et tendre à la conjonction ultime. Le texte n'en dit rien, peut-être parce qu'il n'est possible d'en parler qu'en suggérant que c'est tout ' autre '...

5. Les réalités humaines

En présence d'un texte qui oriente ainsi la pensée vers le royaume des cieux, des questions peuvent se poser au prédicateur soucieux de valoriser le présent, la prise de responsabilités politiques²², d'éviter l'évasion dans l'au-delà. Quelles possibilités lui offre le texte ? L'analyse proposée a mis en lumière l'extrême variété des perspectives ouvertes par ces oraisons. Bien des discours peuvent se greffer sur un texte lorsque lui est reconnue sa valeur productive. Une place est marquée pour l'insertion de toutes les conditions présentes à la préparation de Noël et de la Parousie.

Certes, la première oraison, en recouvrant du terme « justice », dont la polysémie est bien connue et souvent exploitée, les valeurs anticipatrices du royaume et en lui adjoi-

22. La question s'était posée dans le groupe de Lyon à la suite d'une observation portant sur l'attitude apparemment passive des fidèles, simples solliciteurs et récepteurs des dons de Dieu. L'analyse a montré qu'ils assument aussi, dans la phase principale, le rôle de Sujet. D'autre part, il n'est pas bon de passer sans précaution des rôles actantiels aux investissements sémantiques.

gnant le « courage », facilite la tâche : avoir le courage d'œuvrer pour la justice n'est-ce pas la condition pour entrer un jour dans le Royaume ? La seconde oraison ayant préféré confier au « souci des tâches présentes » un rôle d'Opposant possible, exige plus de subtilité. Mais qui ne sait qu'en effet toute activité humaine peut subir une déformation et subrepticement usurper en nous la place de l'absolu, devenir ainsi un faux Objet, saturer en deçà de sa réceptivité vraie le désir de l'homme ? Par le biais des catégories ' Absolu vs Relatif ', bien en situation ici, le prédicateur retrouve une possibilité d'insister sur les tâches socio-politiques, tout en mettant en garde contre leurs limites et leurs risques. Peut-être hésitera-t-il, ce prédicateur moderne, à nommer l'Anti-Destinataire²³ attentif à subvertir les réalités ' flottantes '... L'évangile l'appelle Satan, le Tentateur, celui qui ne cesse de faire des contre-propositions aux hommes engagés dans le Contrat de la foi... Mais il n'hésitera vraisemblablement pas à proposer l'antidote à ses pièges : l'intelligence du cœur, bien sûr...

CONCLUSION

En mettant ici un terme à cette analyse inachevée, il importe de renouveler la profession de modestie émise dès l'introduction. S'agissant d'exercice pratique et non d'exposé théorique, les résultats peuvent engendrer deux sentiments contradictoires. D'abord l'impression de pauvreté du discours tenu d'un point de vue sémio-linguistique par rapport à la richesse, au charme et, disons-le, à la simplicité de la *lecture*. Que de complications pour extraire ce que tout le monde savait ! La remarque est pernicieuse et pertinente. La part étant faite de la maladresse de l'analyste et de sa maîtrise imparfaite des procédures greimassiennes, l'impossibilité d'épuiser un texte à l'aide d'une seule méthode, surtout s'il n'est pas à prédominance narrative, étant prise en compte, il reste qu'une analyse exhaustive ne remplacera

23. Allusion à un dédoublement possible du schéma actantiel, selon les catégories ' Positif vs Négatif '. On obtient ainsi six autres postes identiques à ceux indiqués dans la note 9, mais marqués en négatif : Anti-Destinateur — Anti-Objet — Anti-Sujet...

La manifestation de ce deuxième volet du schéma caractérise un certain nombre de textes. C'est le cas du récit évangélique de la Tentation de Jésus au désert.

jamais une lecture ! La restitution du sens est une opération de synthèse. Elle est facilitée par diverses méthodes que l'exégèse biblique établie utilise largement, faisant appel surtout à l'histoire. Une analyse structurale dévoile quelques-uns des mécanismes de la lecture sensée et fournit du texte une représentation plus conforme aux exigences du langage scientifique moderne. Mais il faudra probablement du temps pour qu'en effet second elle nous restitue une pratique renouvelée de la lecture.

Le second sentiment peut être au contraire d'excès : où va-t-on chercher toutes ces catégories et ces concepts pour tisser autour de quelques lignes un discours si obscur et si peu utilisable ? Les rédacteurs des oraisons ont-ils jamais pensé à tout cela ? Certes, non ! Et ce n'était pas nécessaire... Nous avons tenu le langage de l'analyse qui n'aborde le texte qu'à la lumière d'une théorie, ou si vous préférez, d'un ' regard ' sur le système discursif dans toute sa complexité et sur l'univers sémantique dont quelques fragments sont manifestés dans ces deux oraisons. Ainsi s'explique que nous obtenions, au terme de ce travail, une ébauche de ' modèles ', de ' formules ' à partir desquelles pourrait être réengendré le texte. Pour ce faire et atteindre vraiment le niveau de la ' structure ', il faudrait poursuivre la description de toutes les oraisons du missel²⁴. Il reste du travail pour qui voudra « marcher sur ce chemin ».

Quant à contredire ce qui s'exprime ici, l'auteur tient à en faire lui-même la proposition : au sens de dire mieux, autrement ou davantage... Car, pour dire moins, si l'on me reproche d'avoir dit trop, il faudra dire encore...

Jean CALLOUD

24. On ne peut parler de *Structure* que lorsque l'on connaît le ou les rapports qu'entretiennent entre eux les modèles de plusieurs textes assez proches pour que puisse être dégagé un invariant structural.

Ainsi se définit le *corpus*, non comme la série des échantillons sur lesquels s'est faite l'analyse, mais comme l'ensemble des textes définissables à partir d'une même structure.